



I

LE FILS DE TOMÁS DE AQUINO

Voilà un véritable ami.
FRÈRE HEITOR PINTO
Image de la vie chrétienne

VOYONS LA PONCTUALITE qu'a montrée la famille de frère Jacinto dans l'accomplissement de ses dernières volontés. Ce qui la dispensa de verser la mensualité prévue, ce fut la fierté d'Angelica, ou plutôt l'impression, dénuée de tout orgueil, qu'il était moins pénible pour elle de recevoir l'aumône de son ancienne nourrice que d'étrangers dont elle n'avait même pas vu le visage. Sincèrement émue, elle remercia la personne qui la lui remettait et demanda que l'on reportât toute la charité qu'on voudrait lui faire sur son fils.

Cette chance inespérée combla de joie le neveu du défunt moine. Quant au gamin, il vivait parmi les enfants de son âge. On lui donnait à manger à des heures régulières ; on l'habillait comme le plus clair des petits villageois, ou juste un peu moins bien ; on remplaça ses bottes par des sabots, et son chapeau à plume avec des rubans par un bonnet rouge.

À six ans, on l'envoya à l'école royale.

Son maître habitait loin. L'enfant partait au point du jour, avec un déjeuner frugal, un simple pain de maïs, et revenait à midi, tantôt brûlé par le soleil, tantôt dégoulinant de pluie. C'est ainsi qu'on le dorlotait.

Quand sa mère, sans la moindre honte, demandait des nouvelles de son fils, on lui répondait sèchement qu'il étudiait.

À sept ans, Jacinto ne savait rien sur rien ; allait de loin en loin à l'école ; se cachait dans les bocages pour pleurer, et se souvenait de son parrain qui lui disait : "Tu ne vas pas m'oublier, n'est-ce pas ?"

Il se sentait alors réconforté, joignait les mains et priait pour l'âme du moine.

Le responsable du gamin, prévenu de ses absences, le punit durement ; il avait la main lourde : il frappait en l'occurrence un être tout à fait étranger à son sang, à son cœur, à ses sentiments de charité.

Le petit garçon ne se corrigeait pas. C'est qu'il n'avait pas envie d'apprendre, ni de forces pour faire deux lieues par jour, parfois la faim au ventre, assez souvent déchaussé, car ses sabots le blessaient. Telle était l'affection que l'on manifestait pour le petit qu'aimait tant frère Jacinto...

La famille décida, à l'unanimité, de retirer le garçon de l'école et de lui donner un emploi. Il n'y avait plus de divergence que sur le métier. On lui demandait s'il voulait être cordonnier, tailleur ou charpentier. Le petit pleurait et ne répondait pas.

Il se trouvait un jour assis au bord de la route qui menait à Arco. Deux femmes passaient, des voisines de la maison où il vivait. Elles s'arrêtèrent près de lui, et dirent :

– Ce petit garçon si propre du vivant de frère Jacinto, comme le voilà mis !...

Voyant ses larmes trembler à ses yeux, elles lui demandèrent :

– Te souviens-tu encore de frère Jacinto, mon petit ?

– Oui.

– Et de ta mère ?

– Je ne me souviens pas du tout d'elle.

– Pourquoi ne vas-tu pas la voir ?

– Elle est au couvent.

L'une des femmes lui donna un morceau de pain, qu'il accepta.

Un vieillard passait à ce moment-là sur un puissant mulet ; voyant les femmes regarder fixement la garçon en larmes, il tira sur les rênes et demanda :

– Qu'est-ce qu'il a, ce moutard ?

– Ce qui peut lui arriver de pire, dit l'une d'elles, le pauvre ! Nous disions que ce petit était il y a trois ans vêtu de linge fin, et qu'il porte à présent de la bure pleine de reprises.

– Qui sont ses parents ?

– Il n'a pas de père, et sa mère, c'est comme s'il n'en avait pas... Celui qui l'a amené ici, dans notre village, c'était un moine que peut-être vous avez entendu nous dispenser ses clartés... le Frère Jacinto de Deus.

La cavalier mit pied à terre, attacha son mulet à une pousse de chêne, et s'approcha du petit, fort intéressé, pour lui demander :

– Comment s'appelait votre père ?

– Je ne sais pas, dit l'enfant, je crois qu'il était...

– Le savez-vous, femmes ? dit le vieillard en se tournant vers elles.

– Écoutez, répondit l'une d'elles, j'ai entendu dire à une créature, une nièce de frère Jacinto, que le père de cet enfant faisait partie de la troupe de sans-culottes qui était mort à la bataille de Lisbonne.

– Et sa mère ? ajouta le voyageur, fort ému.

– La mère, à ce qu'on dit, était une fille de São Pedro de Alvitre, là-bas, près de Refojos de Basto ; on m'a aussi raconté que son père avait été moine... mais, d'après moi, ce doit être un mensonge.

Le vieillard attira le gamin contre lui, le cajola, resta quelque temps immobile avant de lui demander :

– On vous traite mal dans la maison où l'on vous a laissé ?

Le petit baissa les yeux et haussa les épaules.

– Bien mal ! répondit l'une de ses informatrices. Ne le voyez-vous pas ? Regardez dans quel état elles le laissent, ces personnes qui ont tant de biens, plus, à ce qu'on dit, que frère Jacinto, que Dieu parle à son âme ; quand il est mort, ce gosse, il en avait la gorge serrée. Il paraît qu'avant de rendre son dernier soupir, il leur a servi un discours à faire pleurer les pierres, demandant à ses neveux de considérer le petit comme s'il faisait partie de leur famille... Vous savez ce qu'ils lui donnent à manger ? Ce que mangent les journaliers : du pain, du bouillon, une sardine jaune.

– Il n'y a pas longtemps, ajouta une autre, je lui ai donné un petit bout d'oreille de cochon, et il le dévorait, le pauvre, comme s'il n'avait rien mangé depuis trois jours. J'ai entendu dire qu'on allait le mettre en apprentissage chez un tailleur...

– Il n'y a pas à dire ! s'exclama le vieillard, il avait de bons parents, frère Jacinto !

Il sauta sur ses pieds, alla détacher le mulet, l'amena près d'une pierre, monta dessus et dit aux femmes :

– Faites-le grimper là, ce gamin.

– Vous allez donc l'emmener ? ! demandèrent-elles, effarées.

– Faites-le grimper là ! Saute ici, n'aie pas peur, mon petit !

L'enfant n'hésita pas ; il s'assit sur le devant du bât, et se mit à regarder le vieillard, avec autant de joie que d'émerveillement.

– Si vous voulez, dit le voyageur, vous irez voir ces méchantes gens, et leur direz que ce petit garçon a été emmené par un vieux domestique de son père. S'ils veulent quelque chose de lui ou de moi, qu'ils demandent João António, marchand de cire et de miel.

L'ancien frère lai de São Miguel de Refojos disait au fils de Tomás de Aquino :

– Soyez content, mon enfant, vous vous en allez avec un ami de votre père.

*

II

CŒUR MORT

Notre seigneur a dit à Sainte Catherine de Sienne :
"Prends toujours soin de moi, je prendrai soin de toi..."

Nous ne devons rien demander,
sinon comment plaire à Dieu.

MANUEL SEVERIM DE FARIA

Abrégé spirituel

AVANT TOUT, João António vêtit le petit garçon comme les mieux mis, et partit avec lui pour Porto.

Angelica fut bouleversée quand on lui fit savoir qu'un vieillard la demandait, qui disait s'appeler João António de São Pedro de Alvite, et qu'il amenait avec lui un enfant.

Elle se rendit au parloir ; mais, avant de se montrer, elle prit le temps de réprimer l'affolement de son cœur, pour ne pas se laisser emporter par une coupable allégresse. Elle y parvint. Elle parvint à vaincre le démon qui était à deux doigts de lui mettre dans la poitrine un cœur de mère. Si bien qu'elle s'approcha des grilles dans une attitude si sombre, si glaciale, que vous auriez dit que ce vieillard et cet enfant étaient parfaitement étranger à une telle femme.

Le frère lai la vit et ne la reconnut pas. Il allait lui dire qu'il voulait voir une autre personne quand elle lui demanda :

– Vous ne me reconnaissez pas, Monsieur João António ?... Je suis dans un bien triste état... Les peines et les chagrins que la bonté du Seigneur m'a envoyés...

Essuyant ses larmes, le vieillard dit à l'enfant :

– Demandez, Monsieur Jacinto, sa bénédiction à votre mère.

– Voulez-vous me donner votre bénédiction, ma mère ? dit le gamin.

Angelica ne répondit pas ; elle haleta, oppressée, sans parvenir à reprendre sa respiration, avant d'éclater en sanglots, entrecoupés de gémissements, tout en se couvrant la bouche, avec un mouchoir, qu'elle tenait à deux mains.

Il a duré quelques minutes, ce combat de la nature contre l'ascétisme, de l'amour maternel contre l'amour divin.

Le vieillard ne comprenait pas, ou comprenait mal ce qui se passait. Il crut que c'était un excès de joie qui la faisait pleurer. Il lui dit :

– Y a-t-il longtemps, Madame Angelica, que vous n'avez pas vu votre fils ? Ces gredins de neveux de frère Jacinto auraient déjà souvent dû vous l'amener. Mais quoi ! Ces canailles ne lui donnaient pas de quoi

s'habiller de telle sorte qu'on pût le montrer. Dans quel état ai-je trouvé ce garçon ! Il est là pour vous raconter la faim et les mauvais traitements dont il a souffert... Deviez-vous rester, Madame Angelica, tant d'années, plus de quatre, sans voir votre fils ?

– Il ne vit donc pas... fit-elle, avec les parents de frère Jacinto de Deus ?

– Avec qui ! Il vit avec moi. C'est Dieu qui m'a conduit à cet endroit... Je l'ai trouvé tout déguenillé ; je l'ai amené chez moi, où il y a plus de pain qu'il n'en faut et une demi-douzaine de cruzados nouveaux que j'ai bien gagnés. Je l'ai habillé chez des tailleurs qui ont fait de leur mieux. Le voici, le fils de mon maître, de mon pauvre Tomás... Depuis qu'il est avec moi, j'ai l'impression que c'est celui que j'aime qui est dans ma maison, ressuscité. Je rêve de lui toutes les nuits... Il n'y a pas de vieux plus heureux que moi ! Je n'ai pas manqué d'avoir peur que ces fripons viennent me le réclamer, parce qu'ils avaient honte que je l'aie emmené. Ah, ouiche ! Ils m'auraient donné de l'argent, ces cafres, pour que je les en débarrasse... Ah ! Si vous l'aviez vu, Madame Angelica...

– Mon Dieu !... murmura-t-elle mettez un terme à mes peines, je n'en puis plus !...

– Mais qu'est-ce qui vous arrive ?! s'exclama João Antônio. Vous ne vouliez pas que j'amène le petit ?...

– Je voulais... balbutia-t-elle. J'ai cru qu'il était heureux... Mais je ne peux rien faire pour lui... Je vis d'aumônes, parce que je ne peux pas travailler...

– Vous vivez d'aumônes ! fit le vieillard, en lui coupant la parole, ô créature. Dites-vous bien que j'ai plus qu'il n'en faut pour nous trois ! Voulez-vous venir avec le petit Jacinto ? C'est dit ! Venez avec nous !

– Je ne peux pas... dit-elle entre deux sanglots, je ne peux pas... Il faut que ma pénitence soit lourde... L'âme de Monsieur Tomás a besoin que je ne connaisse plus un seul jour de bonheur. Si je ne souffre pas beaucoup sur ce monde, il n'y a rien qui puisse le soulager du feu du purgatoire.

Le vieillard ouvrait la bouche toute grande pour comprendre cette façon de tirer les âmes du feu ; il poursuivit, en lâchant une série de piaulements méprisants sur la voie purgative des âmes en transit, et l'efficacité de la pénitence pour apaiser la colère de Dieu contre les âmes des défunts placé dans le creuset de l'expiation purificatrice, sur un ton grave :

– Madame Angelica, j'ai passé deux ans dans les couvents de Tibães et de Refojos, j'ai fréquenté tant de moines, tout le temps que j'ai vécu avec eux, que j'ai appris, à force de les écouter, un peu de théologie, et jamais, jusqu'à mes soixante-et-onze ans, que je vais avoir, je n'ai entendu ces fariboles qu'on vous a mises dans la tête. Vous avez été mal conseillée, ou vous n'avez pas vraiment toute votre tête, vous me pardonnerez si cela vous blesse...

Elle ne le laissa pas continuer :

– Ne m'accablez pas, dit-elle sur un ton suppliant. J'en ai bien assez avec les mortifications que je m'impose dans cette maison... Mais, poursuivit-elle, après une petite pause, avec un soupçon d'allégresse dans la voix, et des sanglots qui perlaient en même temps sur ses yeux, accablez-moi, tourmentez-moi, donnez-moi assez de mérites pour compenser les péchés de Monsieur Tomás de Aquino... Je suis bien ingrate envers un homme qui veut m'aider à le libérer des peines du purgatoire. Je ne demande qu'à être calomniée, chassée... jusqu'à ce que Dieu me prenne en pitié et m'assure que Monsieur Tomás connaît la béatitude des bienheureux !

L'ancien lai s'abstint de contrarier cette femme, qui lui paraissait plus insensée que stupide, et méritait plus que tout qu'on la prenne en pitié.

Il lui demanda si elle était contente que l'enfant se trouve avec lui.

– Dieu est très bon de vous l'avoir confié, dit-elle. Cela m'épargne le soin de veiller sur ce petit : il y a là Dieu, qui est le père, et la Sainte Vierge, qui est la mère.

– C'est vrai, répondit le vieillard, mais souvenez-vous toujours que si elle est la mère des enfants qu'on abandonne, il ne faut pas croire que la Sainte Vierge soit l'amie des mères qui les abandonnent.

– Que Jésus Christ me protège ! s'exclama Angelica, je ne l'ai pas abandonné. C'est le saint moine qui me l'a enlevé, et je vois que Dieu l'a pris en main, en le confiant à quelqu'un qui aimait tant Monsieur Tomás.

– C'est vrai, Madame Angelica, fit doucement João Antônio, le petit se porte bien, je vous le dis, et c'est assez. Je me charge de lui procurer l'emploi qu'il voudra. Me donnez-vous, Madame, l'autorisation de le gouverner ?

– C'est Dieu qui le gouverne... précisa-t-elle, soulignant sa conviction que Dieu le lui avait enlevé, en la dispensant d'être mère, qu'il l'avait contrainte au sacrifice de ne pas l'être, afin qu'une fois purifiée du poison qu'avait déposé en son âme la conception criminelle de son fils, ses pénitences et ses prières rachètent, au moment du jugement dernier, aussi bien ses propres péchés, que ceux, d'une extrême gravité, de son complice.

João Antônio se sentait mal à l'aise à la grille. Angelica lui levait un peu le cœur. Son corps, ses yeux, sa bouche, tout en elle, ses mimiques typiques d'une certaine forme de dévotion, exhalait l'odeur fétide de sainteté spécifique à cette espèce. Son fils sentit d'emblée une telle aversion pour ce lieu et cette bigote, qu'il commença par dire au vieillard :

– Nous nous en allons... là... nous nous en allons ?

Comme il le suppliait pour la troisième fois de partir, João Antônio prit congé d'Angelica, en lui demandant quand elle voulait qu'il lui amenât son fils :

– Quand Dieu vous en donnera l'ordre, Monsieur João. Je n'ai d'autre volonté que celle de mon Seigneur et Juge. Je ne lui demande pas de biens ; que sa Divine Miséricorde daigne m'envoyer toutes les peines, je ne me plaindrai pas.

Et fixant sur son fils ses yeux craintifs et flamboyants, elle cria, avec une voix et une ondulation du sein telles qu'elle semblait traîner tout son cœur derrière ses paroles :

– Adieu, adieu, mon petit... Demande à Notre Dame la Vierge de t'emmener tant que tu es jeune...

– Mieux vaudrait qu'elle l'emmène quand il sera très vieux, Madame Angelica, dit João Antônio, en caressant la tête du gamin.



III

LES TROIS VOIES

L'âme aimante se trouve dans un tel état qu'il lui semble être en enfer, ou l'avoir en elle-même.
FRÈRE AFONSO DE MEDINA - *Prière mentale*

D'ICI A SON TERME, cette histoire ne peut rapporter, sinon en passant et par intermittences, en omettant de longues périodes, les faits que renferment et embrassent un nombre d'années qui n'est pas négligeable. Votre clairvoyance, cher lecteur, nous dispense de vous mentionner continuellement les mêmes effets d'une cause funeste. Si nous essayions d'éclairer l'être moral d'Angelica, de l'expliquer par une vulgaire démence dont nous avons trouvé plus d'une fois les signes sans parvenir à les entendre, nous échouerions dans une entreprise que n'ont pu mieux débrouiller les laboratoires de sciences physiopathologiques. Il s'est avéré nécessaire de fouiller à fond une vaste librairie de théologie mystique pour comprendre, au moins en surface, comment les ascètes perçoivent et définissent les vertiges qui ont troublé l'entendement d'Angelica Florinda.

Les mystiques sont transportés quand ils vous énumèrent les indices et les effets attendus des trois voies de l'esprit, celle qui purge, celle qui illumine, celle qui mène à l'union totale. Les catéchumènes ou apprentis, au stade de la purge, évacuent les imperfections de la vie passée. Les illuminés, qui se sont engagés dans la deuxième voie, une fois purgés dans la première, acquièrent des vertus, engraisent moralement, comme cela se produit pour les corps après un bon révulsif. La troisième voie est celle de ceux qui ne pensent plus qu'en Dieu et à leur propre consubstantiation avec le divin (Une inepte hérésie qui ne mérite pas que l'on perde son temps à la mentionner).

À première vue, c'est facile à comprendre, et les raisons ne sautent pas aux yeux de ne pas juger fous les sujets qui, de la purge initiale à l'union finale avec la substance divine, se transfigurent. Le processus semble naturel et bien démontré : d'abord, le nettoyage ; puis les vertus ; enfin, la sanctification. Matérialisons le phénomène, si c'est permis pour une chose si pleine de gaz : d'abord, la purge ; ensuite, la diète ; pour finir, la santé. Cela, ce ne sont pas seulement les illuminés de la deuxième voie qui l'entendent ; les immondes le font aussi, des immondes si crasseux qu'ils ne pourraient pas sortir bien propres de la première.

Sachons donc ce qui fait perdre leur assiette et leur raison à ceux qui sont concernés par les trois parties de la théologie mystique. Je

n'avancerai rien de sûr ; mais, en me penchant, autant qu'il m'était possible, sur le déroulement des trois métamorphoses chez des personnes qui les ont connues, j'ai découvert que la vie de l'esprit passe par tous les travaux, par toutes les gloires qui suivent, indiqués par les praticiens dans la matière dont il est question :

Nuit passive des sensations ;

Purge passive des sensations, et instruments de la dite purge ;

Illumination passive ;

Contemplation infuse. Recueillement. Quiétude. Oraisons infuses ;

Ivresse surnaturelle.

Sommeil des puissances (toutes ces choses me viennent, pêle-mêle, d'une initiée) ;

Visions des époux ;

Les quatre eaux et les sept demeures de Sainte Thérèse ;

Visions, révélations et langage spécifique ;

Élan divin, extase et transport ;

Fiançailles divines ;

Purgation par le feu et l'amour ;

Noces divines.

Cela s'achève par un mariage comme dans les farces de *La maîtresse Abeille*, de *Manuel Mendes Enxúndia*, de *l'Arbouse*, des *Astuces de Zanguizarra*, et de tout ce qui se termine bien.

Quel sens commun — un sens dont on use libéralement dans le calcul des tuiles — voulons-nous que possède une âme qui a entamé sa purge et fini dans l'union, avec des intermittences d'ivresse, d'infusions, le sommeil des puissances, les *rendez-vous*¹ avec les époux, les eaux de Sainte Thérèse, au nombre de quatre, et ses demeures, au nombre de sept, et encore, à la veille du mariage, la purgation par le feu ?

Une tête qui résiste à cela, moi non plus, je ne voudrais pas me prendre un de ses coups de corne !

Il n'y a pas d'esprit qui sorte de ces feux laxatifs digne d'entendre Dieu aussi simplement qu'il a voulu que nous l'entendions, et que nous le priions : "Notre Père qui êtes aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne arrive, etc."

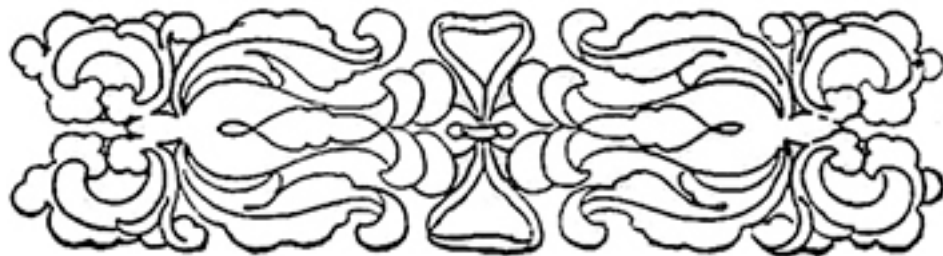
Non, messieurs. Les âmes purgées, illuminées et unies appellent la correction de nos vices 'purgation' ; la charité, 'illumination' ; la méditation sur les œuvres divines 'ivresse' ; le ravissement que nous inspirent les œuvres du Créateur 'sommeil des puissances' ; la prière 'visions des époux', le détachement des biens de ce monde qui nous donne les moyens de mériter la récompense divine, 'la purgation par le feu' ; le salut, 'mariage'.

¹ En français dans le texte (NdT)

De tels remaniements de telles modifications dans les termes, à force, vont dénaturer la bonne ordonnance des idées. L'aliénation qui s'ensuit ne vous ouvre pas la porte des hôpitaux ; mais elle jouit du privilège d'avoir une maison dans les filiales de l'enfer, au sein des familles où elle se manifeste.

On l'appelle 'bigoterie'. Ce mot relève à présent du registre de la moquerie mais ce qu'il suppose de larmes et de boue, le persiflage, ni l'indifférence ne le mesurent.

Cela vaut la peine de voir une de ces malades, plus digne de haine que de commisération ; cette femme qui s'est purgée, en même temps que de ses fautes passées, de ses entrailles de mère : Angelica Florinda.



IV

COMME IL L'AIMAIT

Il a si bien senti cette séparation que j'ai sentie dans mes bras ; la vie faisait son dernier adieu.

MARTIM AFONSO - *Temps présents*

A NEUF ANS, Jacinto de Deus de Aquino sortit de l'école primaire avec les félicitations de ses maîtres, à la grande joie de João António. Le vieillard envisageait de lui faire étudier le latin, reportant à plus tard le soin de le consulter sur ses inclinations. Mais le petit garçon prit les devants, en les lui révélant, malgré sa crainte de blesser son bienfaiteur.

– Ce que je veux, c'est aller faire du commerce au Brésil, dit-il, si vous m'y autorisez, Monsieur João, je partirai avec deux condisciples qui ont leur père là-bas.

– Entendu, mon petit ; si tu veux partir pour le Brésil... fais-le. Vous ne me verrez plus... mais quelle importance ? Vous finirez par vous retrouver sans votre vieux... Que vous me voyiez mourir, ou que vous appreniez loin d'ici que je suis mort, c'est tout un.

Le gamin prit les mains de l'ancien pour les baiser.

João António le prit dans ses bras convulsés et balbutia :

– Ne m'abandonne pas, mon fils... Ferme-moi tout de suite les yeux et va-t-en après, il n'y aura pas longtemps à attendre.

Jacinto acquiesça joyeusement ; mais le vieillard ne dormit pas de la nuit, il pensait à l'imprudence dont il avait fait preuve en s'opposant à son destin, quand il avait toujours eu la louable intention de l'approuver et de lui offrir son aide, dût-il renoncer au patrimoine dont il avait hérité, et qu'il avait augmenté par des travaux incessants. Il essayait en outre d'estimer la valeur de ses propriétés, et parvenait à la conclusion que leur produit pourrait à peine assurer leur subsistance. Il lui semblait qu'après sa mort, le fils de Tomás de Aquino, sans emploi, ni métier, aurait du mal à faire face aux dépenses et aux besoins d'une honnête éducation de gentilhomme. Ce qui le poussait plus que tout à reconsidérer ce qu'il demandait au garçon, c'étaient ses scrupules à l'idée de s'opposer à ses inclinations et peut-être à la bonne fortune qui l'appelait au Brésil.

Dans la ferme intention, donc, de réparer son inconséquence, dès le point du jour, il renonça à ses impérieuses attentions, en l'invitant à songer à son embarquement et de chercher à savoir quand devaient partir ses condisciples.

João Antônio alla se renseigner lui-même, avec le gamin, sur le départ des autres ; ils fixèrent la date de leur rendez-vous à Viana, d'où partait le navire. Les trois mois suivants, le vieux se procura des lettres de recommandation des Brésiliens les plus en vue du Minho, et et s'en fut à Porto annoncer à Angelica la décision de son fils.

À ce moment-là, à en croire les religieuses avec qui João Antônio parla à la conciergerie de Santa Clara, la séculière en était à la troisième voie, celle de l'union, dans la purgation du feu, tout près du mariage divin, ou de l'identification avec Dieu. Dans cet état, elle ne pouvait s'entretenir avec João Antônio. Il parvint à lui faire remettre en main propres une lettre. Angelica ne la lut pas avant son confesseur, la prieure, et l'écrivaine. Le vieillard attendit deux jours que son mot fît le tour de toutes ces chancelleries. Le troisième, il reçut la réponse par un religieux chez qui la portière l'envoya. Le directeur spirituel d'Angelica se répandit en éloges sur la délicatesse de João Antônio et la décision du garçon ; quant à la permission de s'en aller, il la lui accorda au nom de sa fille spirituelle, ajoutant à cette permission la bénédiction de sa mère, laquelle n'était pas que la bénédiction d'une mère, mais celle aussi d'une sainte.

– Mille fois merci, Votre Seigneurie, dit João Antônio. Ce qui ne m'a pas plu, c'est ce délai de trois jours. Je croyais qu'il n'était pas si difficile de recevoir la communication d'une sainte.

Jacinto de Deus embarqua en 1843. João Antônio l'accompagna à Viana et vit la goélette mettre les voiles. Si l'ancien pleurait, les larmes le disaient, qui tombaient sur les marches de la chapelle de Notre Dame de l'Agonie, où il se mit à genoux, et resta tant qu'il distingua le navire. Cet enfant accoudé au bastingage de la goélette, les yeux fixés sur la chapelle, alors qu'il ne voyait plus la silhouette de son bienfaiteur, c'était Jacinto de Deus. Il pleurait de chagrin, de remords, de son ingratitude ! Aux paroles apaisantes de ses tendres amis et des passagers, il répondait :

– Je ne le reverrai plus.

Le vieillard rentra chez lui. C'est là qu'il se sentit vraiment transpercé de douleur. Irrémédiable solitude ! Il n'avait pas de parents, ni d'êtres chers, ni personne pour évoquer le souvenir de ses amis perdus ou morts. Il sentit venir sa fin et l'appela de ses vœux. Une pensée consolante, dans cette si aride indifférence à la vie, vint lui mettre un peu de rosée dans le ciel : ce fut que le petit, à cause de sa constitution fragile, reviendrait, malade, dans sa patrie. Le vieillard commença, alors, à demander à Dieu de lui donner de la force, à s'absorber dans ses tâches commerciales, à nourrir quelque espoir, fondé sur la certitude que son garçon ne tarderait pas à rentrer, chassé par l'air malsain de Rio de Janeiro.

Il reçut une lettre par le premier navire qui retourna au Portugal. Quelques mots étaient délayés de larmes. Le gamin avouait qu'il regrettait d'avoir écouté les flatteuses invites de ses amis. C'était l'étrangeté des coutumes qui assombrissait tout. Les parents de ses condisciples l'accueillirent aimablement, mais il savait bien que le début de sa carrière mercantile allait être laborieux et ingrat ; il voyait la façon dont on traitait ceux qui allaient être ses compagnons.

Tout en plaignant son infortuné garçon, João António se réjouissait en espérant son retour. Il alla voir les Brésiliens qu'il connaissait, leur montra la lettre, et les chargea tous d'envoyer une avance pour le voyage, à la table du capitaine, et tout ce dont le gamin pourrait avoir besoin. Les richards cherchaient à le détourner de son projet : ils avaient eux-mêmes commencé en explorant une mine d'or, les mains ensanglantées sur les veines de roche brute. Ils l'invitaient à ne pas empêcher par de funestes conseils ce garçon de se faire aux travaux auxquels ne pouvait échapper un débutant. Ils n'arrivèrent pas à le dissuader. Il écrivit, donna des conseils, lui demanda, le supplia de revenir.

Quand sa lettre arriva à Rio, Jacinto de Deus s'était résigné au sort de tous, quelque peu amélioré grâce à l'influence de ses amis sur l'esprit du riche fermier et négociant au service duquel il demeura.

Voilà ce qu'il écrivait au vieillard, en lui promettant de venir le voir dans quelques années.

"Si tu ne viens pas, c'est moi qui y vais", se dit le vieillard.

Et sans plus y penser, ni remettre son départ, il vendit ses terres et sa maison à l'encan, jugea qu'il en avait tiré assez d'argent pour vivre dix ans tranquillement, et s'embarqua sans prévenir Jacinto.

Il sauta sur la plage, demanda qu'on lui indiquât le chemin de la rue da Quitanda, et s'arrêta à quelque distance d'un magasin de café. Il vit des centaines de noirs coltiner des sacs à embarquer, et parmi eux quelques garçons blancs qui travaillaient avec les noirs. Il reconnut Jacinto de Deus, qui portait des vêtements sales, brûlé par le soleil et maigre. Ses yeux s'embuèrent. Il se dit :

– C'est ainsi qu'on t'honore, mon petit ! C'est ainsi qu'on te traite avec amour, comme il disait dans sa lettre. Si tu pouvais le voir de l'autre monde, mon Tomás ! Quel compte te rendrais-je du bonheur de ton fils !

Il s'approcha de lui, attendit qu'il le vît. Il ouvrit les bras au gamin perplexe, et s'exclama :

– Le voilà, ton vieux ! Maintenant, je peux mourir, comme Simeão. Demandez à votre patron de vous laisser venir m'indiquer une auberge.

Jacinto courut prévenir le directeur. Un homme à la mine engageante sortit, qui conduisit le vieillard par la main chez lui, en lui disant :

– Jacinto m'a raconté votre vie, et les vertus de son bienfaiteur. Ma maison ne cèdera à aucune autre l'honneur d'accueillir Monsieur João António. Que cela ne vous chagrine pas de voir votre orphelin travailler parmi les nègres ; chez moi, je lui donne une chaise à ma table, avec mes enfants, ce sont ceux que vous voyez là-bas travailler dehors. C'est ainsi que se font les hommes, ici. C'est en Amérique que résonne le plus l'écho de la malédiction du Paradis terrestre : "Tu vivras à la sueur de ton front." Mais il faut ajouter ce que Dieu n'a pas jugé nécessaire de dire : "Tu vivras à la sueur de ton front et *seras respecté pour cela.*"



V

LA PÉNITENTE

Après avoir purgé son âme, avec les exercices de la voie
purgative, éclairé son entendement à la lumière de
toute l'âme avec le bien suprême qui est Dieu.

FRÈRE CIRIACO PEREZ

L'ermite de Monserrat. Exercices Spirituels

L'ANNEE 1855 suivait son cours.
L'exaltation mystique d'Angelica Florinda l'avait amenée au
sommet de la voie de l'union.

La séculière de Santa Clara avait passé le cap de ses quarante-cinq ans, elle en paraissait soixante.

Sa nourrice qui, par charité, lui faisait remettre une mensualité, était morte, en lui léguant, avec l'accord de la prélate, les bénéfices qu'elle tirait de la fabrication de ses confitures, lesquels montaient à cinq mille cruzados. Angelica refusa d'accepter cet héritage et demanda, au nom de son Divin Époux, qu'on le remît aux parents de la religieuse. On lui fit observer qu'elle n'aurait plus de pain ; son directeur spirituel intervint pour la prier de prendre cet argent. L'indigente ne voulut rien entendre, elle disait qu'elle ne pourrait être parfaite si elle ne sentait pas la pénurie. Le confesseur essayait de réfuter les thèses des Saints Pères, en la dispensant de cette preuve suprême d'abnégation. Angelica resta inflexible. L'héritage devint ce qu'il serait devenu, si la religieuse n'en avait pas disposé.

Le bonnes sœurs se cotisèrent pour subvenir aux besoins de cette femme exemplaire qui faisait la réputation et l'honneur de leur couvent. Angelica les en empêcha, en les avertissant que son départ du couvent répondait aux ordres de son Divin Époux.

– Mais où irez-vous ? s'exclama la supérieure consternée.

– Je ne sais pas, Madame. C'est mon Divin Époux qui le sait.

Les religieuses, les chapelains, les confesseurs de cette pépinière de saintes l'entourèrent ; tantôt, ils la suppliaient ; tantôt, ils la menaçaient de l'empêcher de partir.

– Les anges m'emmèneront, si les portes ne s'ouvrent pas, répliqua-t-elle tranquillement aux menaces.

Les plus anciennes des religieuses, convaincues de l'origine surnaturelle de cette décision, renoncèrent à s'y opposer. La certitude ne se répandait-elle pas au couvent que les démons obéissaient à Angelica Florinda ? À plus forte raison, quand les anges lui donnaient des ailes pour s'enfuir ?

Pour ce qui est de l'obéissance des esprits infernaux, cette croyance était fondée sur les miracles accomplis par la séculière sur certaines possédées et des enfants infectés par quelque contact avec le malin. Étant donné que le parfait exorciste se doit d'être un prêtre, son directeur spirituel et les bonnes sœurs à l'unanimité accordèrent à Angelica le droit d'effectuer des exorcismes, suivant la *Méthode* du frère d'Arrábida, José de Jesus Maria, dont le nom doit ébranler les voûtes de l'enfer, exaspéré par la guerre inexorable qu'il a menée contre lui avec sa *Méthode*, chassant du Portugal tous les démons qui l'ont infesté dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Ne traitons pas de sotte ou même de visionnaire la femme qui a affronté, sans peur, les légions lucifériennes. Les preuves abondent de l'existence des esprits infernaux dans les Livres Sacrés, et dans des milliers d'ouvrages qui, mis dans la géhenne du feu éternel, suffiraient à entretenir les braises pour rôtir perpétuellement leurs auteurs¹.

Retenues cependant par la crainte de contrarier les ordres du Ciel, elles laissèrent passer la séculière Angelica Florinda, non sans la suivre, en pleurant, et en braillant, jusqu'à la conciergerie.

Au moment de faire ses adieux, l'illuminée demanda leur bénédiction à toutes, à genoux, et, après avoir passé le seuil de la porte, elle se tourna vers l'intérieur et dit :

– Donnez un morceau de pain, pour l'amour de Dieu, à la pénitente qui mendie.

Les bonnes sœurs et les servantes se répandirent en haut cris, pour exprimer leur chagrin et leur admiration devant une telle humilité. Toutes se précipitèrent pour lui faire la charité, en lui donnant du pain et de l'argent. Angelica n'accepta que la ration de pain nécessaire pour une journée, et s'éloigna tout doucement, couverte d'une petite capote ordinaire, à manches, sous laquelle elle emportait un sac de linge blanc.

Sur la place de la Batalha, elle demanda qu'on lui indiquât, pour l'amour de Dieu, le chemin de Basto. On lui fit prendre la direction de Valongo. Elle y passa la nuit, sous le porche d'une chapelle, où on lui fit l'aumône d'un peu de bouillon, et d'une couverture pour s'y emmitoufler. Au lever du jour, elle rapporta la couverture à son bienfaiteur et reprit la route. Elle fut accompagnée jusqu'à Ponte Ferreira par deux femmes d'une maison de charité qui avaient voulu lui offrir un bon dîner et un

¹ La preuve la plus nette, la plus complète, et la plus irréfutable que je connaisse du commerce que les démons entretiennent avec nous, c'est un livre latin de l'auteur allemand João Godofredo Mayer. Je n'ai plus été à même de douter : à ce moment même je vis en compagnie d'esprits immondes, qui m'influencent de diverses façons, depuis que j'ai lu son *História diaboli seu commentatio de diaboli, malorumque spirituum exsistentia, statibus, judiciis, consiliis, potestate*, Tubinga, 1780.

lit ; elles lui demandèrent d'où elle était :

– De cette vallée de larmes, répondit-elle.

– Et comment vous appelez-vous ?

– La Pénitente.

– Où allez-vous ?

– Je ne sais pas, mes sœurs en Jésus-Christ.

Les deux femmes revinrent sur leurs pas, égrenant tour à tour leur rosaire, ce qu'elles ne faisaient pas depuis longtemps, et répandirent le bruit, dans la région, qu'une sainte avait passé la nuit à Valongo.

Elle veilla la nuit suivante, en ne dormant que quelques instants, par intervalles, dans un endroit nommé Torrão. Elle demanda à être hébergée dans le pailleur d'un cultivateur. Elle gémit des douleurs qu'elle ressentait après avoir souffert du froid la nuit précédente, et se consola intérieurement de ces nouvelles souffrances.

Le lendemain, elle arriva au cours de l'après-midi à São Pedro de Alvitre, à la porte de la maison où elle était née. Elle demanda l'hospitalité à une jeune fille svelte, qui devait être la fille de son frère.

L'on était en novembre. Il neigeait. Angelica était transie de froid.

On la fit entrer dans la cuisine, on l'invita à se réchauffer devant le feu.

Autour de la souche embrasée, il y avait douze personnes. Angelica Florinda les dévisagea toutes et se douta que l'une des plus vieilles devait être son frère. La femme âgée, qui devait être sa belle-sœur, ne la reconnut pas. Cela faisait, cette année-là, vingt-six ans qu'elle avait fui de cette maison. Elle parcourut des yeux les ustensiles de la cuisine : il lui semblait que tout était comme elle l'avait laissé. Ce qu'elle ne voyait pas, c'était deux vieillards, ses parents, qui se reconnaissaient dans sa beauté. Sinon, tout. Le même escabeau. La même poêle à châtaignes pendant à la cloison de roseaux. Le mêmeâtre à trois pierres. La même aiguière en étain pour le vin. Le chaudron accroché au même bois fourchu derrière le foyer.

Son frère gardait encore des traces de ses traits d'autrefois. Il était gros, gai, heureux avec ses nombreux enfants.

La pauvre demanda si tous étaient les siens.

– Oui, et j'en ai déjà trois au ciel, répondit-il. Il manque encore une petite, l'aînée, qui est malade, c'est le mauvais œil. Elle s'est mise à ne pas manger, à maigrir, à fondre, il ne lui reste plus que la peau sur les os. Elle a bu tout ce qu'il y a à la pharmacie, et ne sort pas de là. Elle est paralysée.

– Si vous vouliez bien me la montrer, dit la Pénitente — c'était le nom qu'elle donnait à toute personne qui lui demandait son nom.

On la conduisit à la chambre de la paralytique. À peine fût-elle entrée dans la chambre, les yeux d'Angelica tombèrent sur une image du Crucifié. Cette chambre-là, c'était celle où elle avait dormi dix-huit ans. Il y avait encore, de chaque côté de l'image, des jarres bleues qu'elle avait

achetées pour avoir toujours des fleurs du potager ou de la montagne près de sa miraculeuse image. Elle resta à moment à contempler tout cela, et se mit à pleurer car elle ne pouvait retenir ses larmes, ni ses sanglots.

Le père et la mère de la malade trouvèrent ces pleurs de mauvais augure ; selon eux, la vertueuse indigente était une sainte capable de voir l'avenir, et elle vait deviné que la malade n'allait pas tarder à mourir.

– Que voyez-vous ? lui demanda son frère. C'est fini ?

Angelica s'approcha de la dolente, lui demanda de lui dire comment elle était tombée malade, et lui posa une série de questions, suivant les indications que son confesseur lui avait données, traduites de la *Septième Règle* de Brognolio (*Signa cerna et evidentia Demoniaci.*) Les parents et la malade lui répondaient. Il y avait soixante et une questions du même style. L'exorciste se contenta de trois, et en posa de différentes pour se faire une idée. Par exemple, quand la jeune fille dit qu'elle sentait parfois, le long de son corps, comme un grand frisson, ou des fourmis, comme si un serpent rampait sur elle. Il fallait noter ce détail, parce qu'il figure dans le chapitre sur "Les signes certains et évidents de diablerie"¹ Puis la jeune fille déclara qu'elle n'arrivait pas à digérer la nourriture comme avant. Cette anémie de l'estomac, que l'on soigne aujourd'hui avec du bismuth et du fer, est également mise au compte du pauvre diable dans la *Méthode* du moine d'Arrábida². Le troisième indice qu'elle releva, c'est que la fille pleurait sans raison, et avait des bourdonnements à l'oreille. Cela faisait deux diableries d'un coup.³

La pénitente fit sortir de la chambre les douze personnes qui s'y entassaient et resta seule avec la jeune fille.

Elle appela l'esprit immonde. La souffrante ne donna aucun signe d'obsession.

– Croyez-votre mal vient du démon ? demanda l'exorciste.

– À mon avis, non, répondit la malade.

– Couvez-vous quelque passion en votre âme ?

– Oui.

– Vos parents ne vous laissent pas vous marier, ou avez-vous péché contre la chasteté ?

– Il ne manquerait plus que je pêche !... Mon père ne me laisse pas me marier... il sait bien ce que j'ai... Mais ça l'arrange de dire que c'est un sortilège...

¹ *Cum ventus quidam vehemens discurrit per totum corpus ad modum formicarum vel ad modum serpentis velociter quaque versum serpent.*

² *Quando quis sanes cibum digerere non potest in stomacho lecet in eo habeat calorem.*

³ *Quando lachrymas plorat sine causa et nescit quid ploret ; aut si est rumor continuus in auribus sine probabili causa.*

Et elle fondit en larmes...

– Le fiancé que vous voudriez, pourquoi votre père n'en veut pas ? demanda Angelica.

– Parce qu'il n'a pas beaucoup de biens ; mon père veut que j'épouse un Brésilien qui a une grosse fortune, et moi, j'aime mieux mourir.

– Eh bien, ma fille... il n'y a plus qu'à demander à Notre Seigneur de vous donner de la patience. Ne désirez pas la mort, c'est un grand péché de demander à Dieu de nous tirer de cette vallée de larmes pour échapper à ses peines. Priez avec moi.

Angelica s'agenouilla devant la sculpture de Jésus, qu'elle avait supplié, la nuit où elle s'était enfuie pour Porto, de la conduire là où son âme ne se perdrait pas.

Après cette longue prière silencieuse, elle sortit de sa chambre. Le père et la mère de la malade lui demandèrent s'il existait un remède pour la gamine.

– C'est à vous de le lui donner, si vous connaissez la raison de son état, répondit la Pénitente. Laissez-la se marier si son fiancé n'a que le défaut de ne pas être riche.

– Ça non ! répondit le cultivateur. Elle n'a pas attendu pour raconter sa vie ! Si elle veut se marier, il y a ici un mari qui lui convient, et qui est à notre goût. Rien de moins qu'un Brésilien...

– Que Dieu vous inspire la meilleure décision... fit Angelica.

On la fit à souper, on lui donna un bon lit. Pour souper elle ne prit que du pain et du bouillon. Elle tira la couverture du lit, et s'en couvrit à même le sol.

Au point du jour, elle se leva et déclara au maître de maison que, pour le payer de son hospitalité, elle voulait dire un Pater Noster sur la sépulture de ses parents.

Le fils de Francisco da Teresa fut étonné de trouver une si extraordinaire piété chez une mendicante. Cela ne l'empêcha pas d'en être ému, et d'aller demander la clé de l'église, où il entra pour lui montrer la tombe où son père avait été enseveli vingt ans avant, et sa mère, six ans après son mari.

Angelica se prosterna, le visage contre la dalle et versa bien des larmes.

– Avez-vous connu mes parents ?! demanda le cultivateur, quand elle sortit sur le parvis.

– Oui, et je les ai beaucoup aimés.

– Et comment vous appelez-vous ?

– Je vous ai déjà dit que je m'appelle la Pénitente.

Puis elle voulut faire ses adieux à toute la famille, se rendit à la chambre de la malade, lui représenta les vertus de la résignation et de la patience, autant de prescriptions réconfortantes, et, au moment de sortir, elle se tourna vers son père et poursuivit :

– Ne l'obligez pas à épouser votre Brésilien. Si vous avez gardé le souvenir d'un événement désastreux dans votre famille, rappelez-vous qu'il y a bien des années, votre sœur Angelica s'est enfuie de cette maison, parce qu'on a voulu la marier à un Brésilien, et qu'elle a été misérable en ce monde. Si votre père n'avait pas voulu la contraindre à ce mariage, il se peut qu'elle ait offert, aujourd'hui, un exemple de vertu à vos filles...

– Vous avez connu ma belle-sœur ?! fit la femme du cultivateur.

– J'ai connu cette malheureuse.

– Serait-elle encore en vie ? reprit-elle. Il y a quelques années, nous avons entendu dire que c'était une vraie sainte, et qu'elle vivait dans un couvent de Porto.

– C'est un mensonge ! répondit fermement Angelica. Une femme qui a tant péché en ce monde, seule la Miséricorde de Dieu lui évitera d'être condamnée pour l'éternité. Une sainte ! Ce qui peut lui arriver de mieux, c'est d'être une pénitente pleine de contrition. Vous n'avez jamais rien voulu savoir d'elle ? demanda la mendicante à son frère.

– Il n'aurait plus manqué que ça ! Mon père est mort de chagrin quand il a appris qu'elle vivait comme cul et chemise avec un moine près d'ici qui s'est enfui du couvent de Tibães. Il ne lui a rien laissé dans son testament, et dit au moment de mourir qu'il me maudirait au ciel ou en enfer si je la recevais encore dans cette maison.

– Vous avez donc fait votre devoir en ne cherchant jamais plus à avoir de ses nouvelles, acquiesça la Pénitente. Et vous la haïssez toujours autant qu'avant ?

– Et comment ! Si vous croyez, après la honte qu'elle nous a faite, en menant une telle vie !...

– Eh bien pardonnez-lui... je vous supplie en son nom de lui pardonner en ce monde comme dans l'autre, répondit Angelica en levant les mains au ciel.

– Là, il s'est passé beaucoup d'années, admit le cultivateur. Si elle est morte, Dieu sait bien que je ne m'oppose pas à son salut. Savez-vous qu'elle avait un fils de ce fameux moine ?

– Oui...

– Eh bien, ce garçon qui a vécu ici à Freixeiro avec un certain João António, qui a été le domestique de son père et frère lai au même couvent, est parti pour le Brésil, il est marié là-bas avec la fille de son patron, et fort riche. C'est là qu'il l'a connu, le Brésilien qui voulait se marier avec ma Mariana, et il dit que le beau-père de ce fameux jeune honne a plus de deux millions !... Il y a des diables qui ont de quoi !

– Pourquoi dites-vous des diables ? demanda Angelica. En quoi ce garçon était-il responsable des crimes de sa mère ?

– Ça, c'est vrai ! acquiesça sa belle-sœur. Ce jeune homme n'y était pour rien... Dieu lui a permis de bien s'en sortir, il doit savoir pourquoi il l'a fait. Et s'il n'y avait eu ce João Antônio, qui sait s'il ne se trouverait pas dans le coin, en train de garder des chèvres !... C'est le destin !

– Et ce João Antônio, il est encore vivant ? demanda Angelica.

– Il est mort là-bas, au Brésil, dit le cultivateur. Il aimait tant ce garçon qu'il a tout vendu et qu'il est parti là-bas. Le Brésilien qui m'a demandé ma Mariana m'a raconté que, le jour où le jeune homme s'est marié, il a donné à la fiancée plus de dix mille cruzados en brillants...

– C'est que ça valait plus de onze mille cruzados, les biens qu'il a hérités à Freixeiro. ajouta sa femme.

– C'était donc une bonne âme que cet homme, répondit Angelica. Eh bien, mes frères, confiez votre sort à la Vierge, notre Mère, qui nous aide. Soyez heureux, et ne laissez pas votre Mariana dans un si triste état. Ne l'obligez pas à se marier, et rappelez-vous toujours votre sœur Angelica. Que la paix de Notre Seigneur Jésus Christ règne toujours dans cette maison.

Elle sortit.

– Vous savez où vous allez séjourner aujourd'hui ? demanda le cultivateur.

– Je ne saurais vous le dire.

– Mais quelle direction voulez-vous prendre ?

– Aucune... j'avance... de ce côté-là...

Ils se séparèrent.

– Cette vieille, dit le cultivateur, on va la retrouver un de ces jours morte, sur les routes... elle doit avoir plus de soixante ans.

– Au moins... acquiesça la femme.

– Elle a connu mes parents !... Et comme elle pleurait à l'église !... Si elle avait vingt ans de moins, je croirais que c'est Angelica !...

– C'est ça ! Je ne me souviens pas de ta sœur !... Elle était plus jeune que moi ! Si elle était en vie, elle aurait encore moins de quarante ans.

– Ce ne doit pas être elle, non ; mais elle l'a connue, il n'y a aucun doute là-dessus. La pauvre ! Ça, c'est une vraie sainte ! Tu as vu comme elle m'a dit que ma sœur était en enfer ?... C'est dommage que Mariana n'ait pas entendu cela...



VI

LA SORCIÈRE

Elle passe, plongée dans une telle pénitence
Elle passe, si solitaire
Que c'est pour elle un plaisir de voir la lumière du jour.
DOM CRISTOVAL LOZANO - *Solitudes de la Vie*

EN PARCOURANT LES POTAGERS, les campagnes et les bois de son village, tant de souvenirs renaissant de sa jeunesse, que pouvait ressentir l'âme d'Angelica ?

Oh, elle passait sans les voir ! C'était l'esquif qui transportait le cadavre de la pèlerine, de la jeune fille si aimante et pleine de regrets qui y avait vécu. L'esprit qui animait encore cette lamentable carcasse était imprégné de l'idée qu'on atteint la perfection mystique par la pénurie, la saleté de l'indigence en guise d'atours et de robe pour ses noces divines.

Elle avait marché toute la journée. La nuit tomba quand elle était sur les hauteurs. Elle fut saisie d'angoisse l'espace d'un instant ; mais lorsque la pensée que l'Époux la voyait la traversa dans l'obscurité, ce fut comme si la lumière du jour au ciel baignait son âme. Elle s'agenouilla et s'écria :

– Vous voyez parfaitement votre servante, Seigneur ! Faites-moi mourir ici, si vous m'avez pardonnée.

Le vent du nord, fort et glacial, tomba. Il commença à neiger. La Pénitente, qui grelottait, tenait avec Dieu de fort doux colloques.

L'arôme de ses transports s'évaporait à mesure que la neige glaçait et fendait leur urne. Elle perdit les accords de sa volupté mystique au cœur de la nuit. Ce n'était pas la mort ; c'était le miracle de la vie qui se referme sur elle-même pour ne sentir aucune douleur : c'était un céleste anesthésique.

Des mulâtiers passaient par là aux premières lueurs de l'aurore. Ils virent cette silhouette recroquevillée entre un rocher et le creux d'un fossé. Ils secouèrent la femme assoupie : ils virent dans ses yeux la lumière expirante de sa vie. Ils la jetèrent au milieu de leur chargement et la confièrent aux laboureurs du premier village qu'ils trouvèrent. Ce village était situé au pied du Mont Córdova, une chaîne qui se dresse et dont les pentes vertigineuses déferlent jusqu'au bourg de Santo Tirso.

La torpeur d'Angelica, est-ce que cela pouvait être une "purgation par le feu" comme disent les ascètes ? Sans doute ; mais dans le langage profane du chirurgien qui vit la pauvre femme, quand l'on se trouvait dans cet état-là, cela revenait à partir pour l'autre monde.

La preuve de l'incompétence du chirurgien s'agissant de ces phases d'union, anagogiques, de ces ravissements, de ces extases, quels qu'ils fussent, c'est qu'Angelica n'est pas morte.

Au bout de cinq jours, elle était sur pied, et racontait aux charitables fermiers du village qu'elle ne s'était pas aperçue de son évanouissement et ne savait pas comment on l'avait amenée de la montagne.

C'est là qu'a commencé l'emploi du terme sainteté pour désigner l'indigente. Nous verrons bientôt comment les populations des villages du Córdova confondaient la sainteté avec la sorcellerie.

À un quart de lieue du village nommé Caparães, à un endroit bien hostile et nu de la montagne, une chapelle faisait une tache blanche, dont la grêle et le soleil avaient entamé la chaux. Au pied de cette chapelle se dressaient trois petits pans de murs, qui formaient avec un quatrième, écroulé, une bergerie.

Les cultivateurs racontaient qu'au temps des anciennes guerres du Portugal contre l'Espagne, un fidalgo de la famille des Brandões de Coreixas, poursuivi pour avoir trahi sa patrie, s'était caché à cet endroit, habillé comme un ermite, et avait achevé là sa vie, comme un saint. D'autres amateurs de bric-à-brac, plus portés sur les antiquailles, tenaient pour certain ce que l'on se transmettait de père en fils, qu'un roi qui s'était enfui de Bohême, était venu dans cet ermitage pleurer ses péchés, et qu'il les a tant pleurés, qu'un ange l'a emporté, enveloppé dans ses ailes, dès qu'il rendit l'âme.¹

De toute façon, dès qu'elle eut repris des forces, Angelica monta jusqu'à une plate-forme au creux d'une pente escarpée de cette chaîne, et s'arrêta sur le parvis de la petite chapelle, tapissé d'alysses et de bruyère. Après avoir prié, elle entra dans la mesure, et demanda à Dieu s'il lui permettait de finir ses jours dans ce paradis terrestre.

Elle descendit de la montagne pour demander l'aumône afin de couvrir la maisonnette qui n'appartenait à personne.

Les cultivateurs se bousculèrent pour charrier des poutres et du chaume pour remettre en état la chaumière. Les ouvriers accoururent avec un tel enthousiasme, et en si grand nombre qu'au bout de deux jours, Angelica fut portée comme en triomphe jusque chez elle. On lui donna la clé de la chapelle, fermée depuis bien des années. On pourvut la cabane du mobilier nécessaire pour qu'elle pût lever ses os du sol nu, et se faire un bouillon.

Angelica était consternée d'une telle prospérité, d'un point de vue humain ; les délices de l'indigente, c'étaient le sol dur, la faim tenaillante, le froid glacial.

¹ Dans une chronique dont j'ai oublié le titre, nous trouvons cette même tradition, présentée comme absolument certaine. Les Bohémiens, de leur côté, ne savent pas lequel de leurs rois est venu vivre en ermite et mourir au Portugal.

Les malades de l'âme et du corps commencèrent à venir la voir. Il y avait, cette année-là, une extraordinaire invasion de démons qui s'emparaient du corps sale des jeunes filles des alentours, vu que, l'année précédente, deux énergumènes s'étaient mariées, dont les diables s'étaient enfuis, dès que leurs pères avaient consenti qu'elles en épousassent d'autres, plus immondes ; ce qui revient à dire, en faveur de l'aristocratique fierté des premiers, qu'ils avaient un jour été des anges fort propres.

Après un tel exemple, peu de maisons restèrent sans possédée l'année suivante. Elles parvinrent en outre à tromper la bonne foi et la science démonifuge d'Angelica. Certaines des obsédées présentaient toutes les infernales caractéristiques relevées par Borgnolo et le moine d'Arrábida, d'autres en avaient les principales. Les endiablées ressortaient des mains de l'exorciste débarrassées de leur satanique farce, les unes pour se marier, les autres pour se prendre une bonne trempe de leur père qui pensait se venger du même coup d'elles et du diable. Tels furent les débuts de la Pénitente du Mont Córdoba.

Bien que nous ne puissions tirer au clair les raisons du contre-sens populaire qui poussait à appeler SORCIÈRE l'exorciste de la montagne, il est en tous cas certain que la renommée qu'elle se fit, à des lieues à la ronde, était de cette nature, et ne convenait pas à une briseuse d'influences maléfiques, de sorcelleries et sortilèges, alors qu'on emploie normalement dans notre pays, pour désigner ces créatures miraculeuses les termes convenables de *guérisseuses*, et *femmes vertueuses*.

'La sorcière du Mont Córdoba', c'était sous ce nom injuste, voire injurieux, qu'elle attirait dans sa mesure non seulement les hommes, les femmes, et les enfants possédés du diable, mais aussi le bétail, ou *têtes*, comme on dit là-bas, afin que tous ces êtres irrationnels soignent des maladies hors de portée de la science médicale.

Angelica avait fabriqué de ses mains une croix grossière qu'elle avait placée près d'un petit banc de pierre brute, sur deux qui lui servaient de piédestal. On disait que la sorcière sortait tard, dans la nuit, évoquer le démon, de là, qu'elle le saisissait dans sa main grâce à ses conjurations et à ses sortilèges, et le ligotait à la croix, de sorte que tous ses traitements faisaient de l'effet tant que le Malin¹ y restait attaché. Un prêtre bien-intentionné de la région est allé lui demander si elle réussissait à emprisonner le diable en effet. Plus compatissante que surprise de cette question, Angelica dit au prêtre :

¹ *chien teigneux* dans le texte : c'est ainsi que le peuple nomme le diable à l'occasion (NdT).

– Si Dieu, le Tout-Puissant, le laisse en liberté, comment pourrais-je, moi, une pauvre pécheresse, l'emprisonner ?!

Le prêtre lui révéla que le peuple l'appelait 'la sorcière'.

– Qu'est-ce que ça peut faire ? répondit-elle. Le peuple a autant de raisons de m'appeler la sorcière que la sainte.

Des esprits forts de Santo Tirso, qui avaient entendu parler des traitements ridicules de la sorcière du Mont Córdova, allèrent la voir dans la ferme intention de se moquer d'elle. Quand elle les vit à sa porte, Angelica vint les accueillir, et leur dit :

– Que voulez-vous, Messieurs ?

– Que vous tiriez le diable du corps de notre camarade, répondit l'un d'eux.

Angelica observa très attentivement le visage du prétendu énergumène, et leur dit :

– C'est un bien mauvais esprit qui vous a amenés ici, Messieurs. Vous êtes venus vous moquer de moi ; payez-vous ma tête, si vous voulez, tandis que je demande à Dieu de vous délivrer de vos mauvaises pensées qui sont, elles aussi, filles de l'enfer.

Les farceurs démasqués s'en allèrent. Ils regardèrent de loin la chapelle, et virent la sorcière encore agenouillée.



VII

LE BARON DE BURGÃES

Rien ne paraît plus compatible avec notre nature
que de viser haut, et fuir ce qui est bas.
DOCTEUR DIOGO DE PAIVA - *Sermon*

Les gazettes annoncèrent en 1863 la vente d'une ferme, du nom de Burgães, dans le district de Santo Tirso. Un acheteur se mit sur les rangs, qui couvrit les enchères de tous les autres. Quelques jours après, le *Diário do Governo* publia un décret alléguant les services humainement rendus à ses malheureux compatriotes, à Rio de Janeiro, par Jacinto de Deus e Aquino, qui valaient à ce Portugais exemplaire la faveur d'être nommé baron de Burgães. Ceux qui convoitaient la ferme s'empressèrent de dire que, faute de propriété, le bonhomme risquait fort de se retrouver sans titre.

Le baron de Burgães demeurait à Porto avec son épouse et ses quatre enfants, dès 1862.

Ce qui est sûr, c'est que, si ce n'étaient pas ses saudades qui l'engageaient à rechercher sa mère, c'était son immense générosité. Il se rappela en outre une recommandation sur laquelle ne cessait de revenir João António, et maintes fois répétée :

– Si votre mère se trouve dans le besoin, souvenez-vous que votre père l'a vraiment aimée.

Jacinto de Deus fit donc demander à Santa Clara si la séculière Angelica Florinda y vivait encore. La portière lui dit que cela faisait sept ans que cette vertueuse femme en était partie, sans dire où, ni envoyer de nouvelles ; mais que, ajouta la religieuse, selon certaines indications données par des muletiers de la même région qu'une des bonnes sœurs, la pauvre Angelica avait été trouvée mourante dans la neige, sur une montagne plus au nord, et qu'ils l'avaient laissée, mourante ou morte, dans un village.

Jacinto éprouva, en apprenant cela, un chagrin sincère. Mais, jugeant inutile de pousser plus loin son enquête, il n'y songea plus, pensa à autre chose, et, ce qui est fort humain, finit par oublier sa mère.

Le Brésilien était fort riche, généreux, charitable, et souscripteur de tous les périodiques où son nom était célébré par les chroniqueurs, et faisait régulièrement la première page de la feuille locale.

Ce nom résonnait fort loin, grâce aux trompettes de la presse.

On lui annonça un jour que des parents souhaitaient le voir.

– Des parents ? dit-il, en souriant ironiquement. Qu'ils entrent, mes parents.

Un vieillard et un jeune homme traversèrent, craintivement, tout ébahis, les tapis de trois salons. Ils hésitaient à avancer, comme s'ils se sentaient indignes de fouler le tissu velouteux qui recouvrait le sol.

L'homme d'affaires les attendait dans son cabinet.

– À qui ai-je l'honneur ? demanda-t-il, le front plissé.

– Sachez, Votre Seigneurie, répondit le plus vieux, que je suis José Pereira de Alvite, un frère de Madame votre mère ; lui, c'est mon fils, pour vous servir.

– Fort bien... Où est donc madame ma mère ?

– Il me semble qu'elle est morte.

– Il vous semble, ou vous êtes sûr ? Vous avez donc une sœur, et vous ignorez si elle est vivante ou morte, alors qu'elle se trouve dans la même région que vous, à quelques lieues ? À ce que je vois, vous n'aviez avec elle aucune affinité...

– Non, aucune, Monsieur...

– Pourquoi ?

– À dire vrai, comme dirait l'autre, nous ne voulions plus entendre parler d'elle, quand elle est partie de chez nous...

– Et vous n'avez plus jamais voulu avoir de ses nouvelles, hein ? reprit le richard, avec une moue encore plus prononcée.

– Elle vivait ici, à Porto, Votre Seigneurie... avec monsieur votre père...

– Et alors ?

– Comme vous pouvez l'imaginer, Votre Seigneurie, notre père avait sa fierté...

– Et alors ?

– C'est pour ça que nous ne sommes pas venus la voir...

– Et après la mort de votre père ? Avez-vous cherché à le faire, lui avez-vous pardonné, l'avez-vous accueillie sous votre toit, là où elle était née ? Lui avez-vous remis sa légitime ? Avez-vous essayé de savoir si elle avait faim ? Répondez, Monsieur le frère de Madame ma Mère !

– Si elle était venue nous voir... elle aurait mangé sa part de ce que nous mangions.

– Mais vous n'avez pas cherché à savoir ce qu'elle était devenue... n'est-ce pas ?

– Ça non, Monsieur.

– Et pourquoi êtes-vous venus me voir, moi ?

– C'est que là... enfin... Votre Seigneurie... comme dit le proverbe...

– Que dit-il, ce proverbe ? Que vous êtes des misérables qui mériteriez

que je vous fasse fouetter par un laquais ? C'est ce que dit le proverbe ? Dehors, pauvres pignoufs ! Je suis cet enfant que vous avez connu, Monsieur le frère de ma mère, grâce aux soupes que me donnait par charité João Antônio, le domestique de mon père. Un jour, mon honorable bienfaiteur est passé chez vous, avec moi, et vous a dit : "Voici le fils de votre sœur." Qu'avez-vous répondu, Monsieur ? Vous en souvenez-vous, espèces de mendigots ? Voilà votre réponse : "Il est d'une méchante race." Dehors, canailles !

Ces butors, livides, sortirent à reculons et, une fois dans la rue, ils dirent tous les deux en même temps, en regardant, du coin de l'œil, craintivement, les laquais :

– Pour qui il se prend, ce voleur !

Quelques jours après, un autre parent se fit annoncer, une fois descendu de son carrosse ; il portait veste en queue de pie, avec des gants couleur pigeon, et pardessus au bras.

– Qu'il attende dans la cour, dit le fils de Tomás de Aquino à l'écuyer.

Jugeant ce message absurde, Pedro de Aquino, le fils du frère de Tomás, tira de son portefeuille une carte de visite avec ses armes et dit à l'écuyer :

– Mon cousin ne sait certainement pas qui vient le voir. Veuillez lui remettre cette carte.

Le domestique revint sur ses pas.

Jacinto de Deus lut :

Pedro Aquino dos Guimarães Oliveira Leite de Barros Andrade e Castro.

Et répondit aussitôt à l'écuyer :

– Je ne sais pas qui c'est. Rendez-lui sa carte. S'il est surpris que je la lui renvoie, dites-lui que je n'ai pas accoutumé de mélanger aux noms de personnes qui me rendent visite et que j'estime, les cartes de gens à qui je ne serre pas la main. Bref, s'il veut m'importuner, qu'il m'attende dans la cour.

Ces mots furent lâchés exprès du palier de l'escalier, assez fort pour que Pedro de Aquino les entendît.

Le fidalgo de Alvito partit vexé derrière ses laquais qui se retirèrent comme si cette offense leur faisait honte.

Jacinto disait à son épouse :

– La famille de mon père est plus abjecte que celle de ma mère. Elle a insulté le saint, qui m'a sauvé du tour. Si le père de cet homme se présentait ici, je le ferais fouetter. Quant à son fils, je ne connais pas de plus grande générosité que celle du mépris.

C'est ainsi que le fils du lieutenant des lanciers manifestait la fierté de son caractère.

XIII

COMMENT EST MORTE ANGELICA FLORINDA

Puisque le temps était venu
Où il convenait de se proposer
Pour racheter l'épouse
Qui endurait un joug cruel.
SÃO JOÃO DE DEUS - *Couplets*

AU MOIS DE JUILLET de cette année, le baron de Burgães quitta Porto pour passer l'été dans les bois de sa ferme.
En dehors de sa famille, il était accompagné par un couple de personnes âgées : madame Maria, qui l'avait nourri, et monsieur Bento Gomes, le mari de madame Maria, un compagnon de son père, qui avait servi parmi les Volontaires de Dona Maria II, et mourait de faim, parce que son poste à la Douane lui avait été enlevé au profit d'un sbire électoral.

Le baron les accueillit et les considéra comme sa famille.

Dans la demeure de Burgães, se pressaient les nobles et les riches des environs. La baronne était plus recherchée par les pauvres, et les rétribuait de leur visite, les mains pleines de consolations, et le cœur, d'encouragements. Le vieux soldat entra dans le salon des hôtes les plus cérémonieux, et, avant de ressortir, il racontait les batailles pour la liberté, depuis la première, celle des Açores, jusqu'à la dernière, de Asseiceira. Au milieu, il ne pouvait s'empêcher de sangloter, en rapportant les prouesses de son lieutenant.

Par une belle après-midi du mois d'Août, des dames de Porto, que recevait la baronne, demandèrent à un gentilhomme de Santo Tirso à quel endroit vivait, près de là, une ermite que le peuple appelait 'La Sorcière du Mont Córdova'.

– Oh, Mesdames ! répondit le gentilhomme, je ne croyais pas que la réputation de la sorcière du Mont Córdova parviendrait à Porto !

– Et pourquoi pas ? ! rétorqua une dame. Écoutez... papa était à l'article de la mort, quand maman est allée trouver cette fameuse femme, tout exprès, et lui a demandé de prier pour que papa retrouve la santé et...

Un joyeux drille l'interrompit, qui, se piquait d'avoir deux doigts de philosophie, la quantité que l'on dispensait aux gens de Santo Tirso :

– Et il se trouve que votre papa s'est remis, Madame.

– Il s'est remis, oui, Monsieur. Et vous voulez savoir ? Maman a envoyé à cette femme je ne sais combien de cruzados nouveaux, elle a demandé au domestique de lui donner un demi-tostão pour l'huile de la lampe de la petite chapelle, et n'a rien voulu d'autre.

– Je reconnais son indépendance, répondit le gentilhomme. Je sais que la sorcière n'accepte qu'un bout de pain et des choux pour son bouillon ; il lui arrive, quand elle a du pain de reste, de le partager avec les pauvres qui viennent la consulter pour des maladies, ou lui demander des prières ; j'en suis sûr parce que je l'ai appris de bons informateurs ; mais, si vous me le permettez, Votre Excellence, je ne croirai pas qu'elle a guéri votre papa.

– Et pourquoi pas ? protesta la dame. Les prières des personnes vertueuses ne sont d'aucune valeur aux yeux de Dieu ?!

– Quoi qu'il en soit, fit le baron, cette femme représente une rare curiosité dans sa profession. En général, les guérisseuses, les sorcières, et les femmes vertueuses tirent tout ce qu'elles peuvent de leurs victimes.

– Ah ! Si je pouvais la voir ! s'écria la baronne.

– Il n'y a rien de plus facile ! dit le gentilhomme de Santo Tirso. Trois quarts de lieues par des sentiers impraticables sur les hauteurs. Avez-vous le courage, Votre Excellence, de vous jucher sur un baudet ?

– Oh ! Allons-y ! s'exclamèrent les dames de Porto. Nous allons y aller, oui, Madame la Baronne ? Nous aimerions tellement voir la créature qui a prié Dieu pour la vie de notre papa !...

– Qu'est-ce que tu en dis, Jacinto ? demanda la baronne.

– Allons-y, ma fille. Que l'on prépare cette excursion. Les gamins viendront avec nous. Nous irons tous. Ma nourrice et Gomes viendront, eux aussi. Tout doit être prêt à cinq heures du matin. Occupe-toi bien de la collation, Amália. Pense qu'à la montagne, notre appétit ne se montrera pas aussi abstinent que la sorcière.

Les domestiques du baron partirent donner des instructions pour les montures. Les dames s'en allèrent avec la baronne choisir leurs victimes au poulailler. Elles se couchèrent tôt pour se lever matin ; et, au point du jour, la caravane défilait derrière le gentilhomme de Santo Tirso qui leur indiquait la direction à prendre.

Quand ils parvinrent au premier palier de la pente, sur la montagne, où se trouvait la cabane, ils virent des femmes déguenillées à la porte de la chapelle, avec des enfants dans les bras, qui attendaient que la Pénitente achevât sa prière extatique pour les bénir.

Le groupe de Burgães s'agenouilla devant l'ermite, mis à part les deux cadets qui pénétrèrent à l'intérieur, se plantèrent à côté de la vieille en la regardant fixement, et s'enfuirent à toutes jambes, en criant :

– Quelle horreur de vieille !

Leur père les appela pour leur tirer les oreilles un bon coup.

Leur mère exprima d'un geste son chagrin, et dit à ses enfants :

– Asseyez-vous ici, mes petits.

– Ne vous asseyez pas, corrigea le baron, agenouillez-vous à côté de vos frères.

Angelica semblait ne pas s'être rendu compte de l'incursion et des rires des gamins. Elle continua de prier un moment ; elle se leva et vint, d'un pas très lent, appuyée sur un bourdon, à la porte de la chapelle.

Les visiteurs se levèrent et la saluèrent. Elle répondit à leur salut en disant :

– Loué soit Notre Seigneur Jésus-Christ !

Et se tournant vers les femmes en haillons qui avaient des enfants, elle leur demanda :

– Qu'est-ce qu'ils ont, ces petits ?

Elles lui expliquèrent ce dont souffraient les enfants. Angelica les prit, l'un près l'autre, dans ses bras, alla s'agenouiller sur le degré de l'autel, revint avec le dernier, et dit :

– Ces gamins auraient besoin d'être mieux nourris, mes filles. Vous avez faim, et eux aussi. J'ai demandé une aumône à ces messieurs, et s'ils me la font, allez manger quelque chose de plus substantiel, et vous donnerez un meilleur sang à ces pauvres rabougris.

La baronne, qui était une mère fort tendre, leur donna tout l'argent qu'elle avait sur elle. L'aumône du baron représentait plus d'argent que ces indigentes n'avaient jamais vu. Les dames de Porto regrettaient d'en avoir emporté si peu. Le gentilhomme de Santo Tirso se fit un point d'honneur d'obliger libéralement l'une d'elles. Les petits demandaient à leur père de l'argent pour le donner. D'un ton martial, le soldat de Dona Maria s'écria :

– Voici deux liards ; l'un pour moi, l'autre pour ma Maria. J'ai demandé la charité aux libéraux que j'ai aidés à se hisser sur leur perchoir, et ils ne me l'ont jamais rendue !

– Bravo, mon cher Gomes ! s'exclama le baron. Ces quatre vinténs auront plus de poids sur la balance de Dieu que mes quatre livres.

– Ce qui ne veut pas dire qu'ils pèsent plus, dit le vétéran en riant.

Les yeux presque éteints d'Angelica étaient baignés de larmes de joie. Les trois femmes descendaient de la montagne en priant à voix haute pour la santé et le salut de leurs bienfaiteurs.

Le gentilhomme de Santo Tirso rompit le premier le silence pour s'adresser à la sorcière :

– Comment vous appelez-vous ?

– La Pénitente.

– D'où êtes-vous ?

– De cette vallée de larmes.

Le gentilhomme dit à mi-voix au baron :

– Elle ne répond jamais autre chose.

Puis il se tourna vers la vieille :

– Ces dames sont venues vous voir.

– Elles ne sont pas venues me voir, dit Angelica Florinda, d'un ton affable, ce sont les anges qui les ont guidées jusqu'ici pour leur permettre d'aider les mères d'autres petits anges.

– Nous sommes venues, nous, dit l'une des dames de Porto, vous remercier de vos prières pour que notre papa recouvre la santé. Vous rappelez-vous une dame qui est arrivée de Porto il y a trois ans ? Et qui vous a envoyé de l'argent que vous n'avez pas accepté ?

– Oui, je me rappelle... C'était une dame qui pleurait beaucoup... Comment Dieu n'aurait-il pas vu une telle affliction !... Se trouve-t-elle toujours dans cette vallée de larmes ?

– Oui ; mais elle n'est pas venue, parce qu'elle est bien vieille et malade ; sinon, elle aimerait bien vous voir...

– Eh bien, mes frères, dit Angelica, en se retirant dans sa mesure, que notre Seigneur Jésus-Christ vous garde. Si vous voulez prier, il y a là cette chapelle, le soleil cogne là, dehors, et ce n'est pas bon quand on n'y est pas habitué.

Elle pénétra dans sa cabane et s'assit pour mouiller dans de l'eau des croûtes de pain de maïs.

Le baron s'était mis à un endroit d'où il pouvait l'entrevoir en train de faire honneur à ce banquet. Il lui demanda de leur tenir compagnie pour le déjeuner. Angelica répondit :

– Merci beaucoup. Ça me suffit.

– Mais faites-nous la grâce de déjeuner avec nous, reprit le baron.

– Je ne puis le faire, Monsieur ; veuillez me pardonner...

Le baron se rapprocha de son groupe et dit :

– Il faut étudier et admirer cette femme ! Si Dieu n'existait pas, a écrit un philosophe, on devrait l'inventer : et j'ajoute qu'on devrait l'inventer pour qu'un être supérieur puisse donner une récompense à cette femme dans une autre vie !... Ça fait combien de temps qu'elle est là ?

– Plus ou moins sept ans, je suis déjà venu ici, dit le gentilhomme de Santo Tirso, nous étions quelques fous qui venions nous moquer de la vieille ; mais elle nous a reçus de telle sorte qu'aucun de nous n'a pu se payer sa tête. Il y a un je ne sais quoi dans cette femme... Ça ne fait aucun doute...

– Oui, peut-être, quelque chose de bien trivial ! rétorqua le baron de Burgães, une grande passion ou un grand crime. Ne s'appelle-t-elle pas elle-même la Pénitente ? C'est ça... Les remords produisent des miracles de vertu. Ce que je trouve de plus singulier dans cette créature, c'est que tout le monde ignore d'où elle est venue !...

– Si elle ne le dit pas !...

– Et il n'y aurait personne pour se plaindre de son absence ? demanda la baronne.

– Pas que je sache, Madame. Cette femme, à mon avis, vient de fort loin, répondit le gentilhomme.

Les enfants tiraient le frac de leur père, en réclamant leur déjeuner. Tous applaudirent cette requête, et l'on étala aussitôt la nappe à l'ombre de l'église. C'était le vétéran qui assurait le service à table, avec une ponctualité militaire, en pestant contre les bonnes qui ne lui tendaient pas régulièrement les victuailles. Madame Maria, qui avait été philosophe un temps, et niait – à l'inverse de Platon, de Socrate et des Saintes Écritures – l'existence des démons, attendait à présent une occasion de parler à la sainte pour voir si elle lui apprendrait quelque chose qui lui ouvrît l'appétit. Elle finit par quitter ce banquet pour entrer dans la mesure, bien décidée à revigorer ses croyances tardives ainsi que la robustesse de son estomac, en commençant à partir de lui, et grâce à lui, à retrouver la foi.

Après avoir fait gaiement honneur au déjeuner, le groupe des femmes et des enfants s'en alla, en sautillant de rocher en rocher, cueillir des pâquerettes sauvages qui, à l'abri de chacun, scintillaient, tout emperlées de rosée.

Le baron, son épouse et le gentilhomme restèrent sur le parvis de la chapelle pour bavarder. Revenue de la cabane, Maria mangeait avec les domestiques les abondants reliefs du déjeuner, et disait :

– Ah, femmes ! cette créature est une sainte !... Je lui ai dit que je manquais d'appétit : elle me dit d'attendre d'avoir faim ; et me voici en train de manger comme vous voyez ! Il me semble que mon estomac s'est creusé !

– Le nôtre aussi, sans aller voir la sainte, dit une servante malicieuse, en dérobant un pigeonneau rôti à la vieille Maria qui planait au-dessus comme un milan.

Le baron demanda à son écuyer sa longue-vue marine, et parcourut le panorama dilaté.

– C'est magnifique ! dit-il. Comme cette terre est riche ! Les montagnes elles-mêmes ont l'air tapissées de gazon ! Comme l'Ave se prélassait délicieusement entre ses bois qui s'inclinent pour le saluer !

– Ça, c'est de la poésie bucolique, cher baron ! s'exclama l'homme de Santo Tirso.

– Ici, cher ami, dans le Minho, l'on n'a aucun mérite à être poète, cela ne demande aucune capacité. Tous ces ruisseaux sont autant d'Hippocrènes et d'Aganippes.

– C'est que ces eaux-là ne sont plus admises dans les cuisines de nos modernes visionnaires. Les fontaines qui inspirent à présent ces écervelés de poètes échevelés, les abreuvant d'absinthe et de cognac. La guerre est déclarée à l'Olympe des vieillards, et au sens commun quel que soit l'âge.

– Quelle guerre ! s'écria le vétéran, qui avait surgi des rochers. Il n'y a pas eu ici de guerre qui vaille ! L'on a tiré quelques coups de feu le 28 avril 1834, puis, plus rien... Parlez-moi plutôt de Ponte Perreira, là-bas, ça oui, dit le vieillard en tendant le bras.

– Ça ne s'est pas vraiment passé comme ça, Monsieur Gomes, fit le gentilhomme. Quand le baron de Pico de Celeiros fit une sortie pour repousser l'offensive de José Cardoso, il a encore coulé une bonne quantité de sang. Dom Miguel avait un vaillant Français dans ses rangs ! le colonel Puisseux¹, à la tête des lanciers, à mené là-bas, en bas, une jolie charge ! Il a jeté, à une distance de six pas, sa lance dans les côtes d'un sergent, et quand il l'a retirée, le sergent était mort. On l'a ensuite tué à Assiceira...

– Et il a eu une belle mort ! dit le Volontaire de la Reine. Aussi brave qu'un lion ! Devant deux escadrons qu'on aurait dit des millions de diables, il nous a attaqués à droite de nos lignes, et nous a fait passer un sale moment, à nos tireurs, à nos lanciers, à nos réservistes ! Et cet autre Français qui venait avec lui ? Le colonel Clacy ? Que dire du colonel Clacy qui mugissait comme un taureau ! De ce côté-là, ils ont remporté une victoire, et dans tous les rangs des miguelistes, on n'entendait plus crier que : Victoire ! Victoire ! Là-dessus Puisseux a gravi une pente au pas de charge. Le 12^e de Chasseurs, qui se trouvait en haut, a été pris au dépourvu ; mais le commandant Queirós avait du cœur au ventre ! Décharge générale ! Les deux Français ont piqué du nez, rondement expédiés, et la cavalerie s'est enfuie, à la vitesse de l'éclair, comme possédée du démon ! C'est là que la guerre a pris fin, Messieurs... Mais à ce moment-là, mon maître était mort !... Je ne sais si c'est Dieu ou le diable qui l'a empêché de recevoir le prix de sa bravoure...

Le vétéran se passa le revers de son uniforme sur les yeux, et poursuivit, en désignant la cordillère de Baltar :

– C'est là-bas, tout là-bas que mon maître, avec un uniforme comme celui-ci, faisait feu, qu'on aurait dit une grenade ! Ce n'est qu'à la fin de la bataille qu'il m'a dit qu'il était blessé... Je me rappelle qu'il y avait avec lui Monsieur Alexandre de Coutinho, qui est mort le même jour que lui à Lisbonne ; il lui disait : "Ce n'est rien, mon vieux ! Ces balles de Miguel, c'est du suif ! Ne fais pas attention à cette égratignure, Tomás de Aquino !..."

Quand le vétéran eut proféré ces dernières paroles, Angelica Florinda apparut à la porte de sa cabane, la mâchoire inférieure pendante, haletante, les yeux écarquillés. Le soldat qui lui tournait le dos, ne vit pas la vieille que le baron observait attentivement, et poursuivit :

¹ Les colonels de Puiseux, (un seul s) et, plus bas, de Clacy (Note de l'Ouvroir)

– Mon maître n'en avait rien à faire des égratignures ! Il ne fallait pas les prendre à la légère ! Vous savez ce qu'il a fait ? Votre père ne s'est jamais couché, Monsieur le Baron. Il est resté à l'hôpital parce que les chirurgiens ne le laissaient pas sortir !... Tudieu ! S'il était encore vivant, Tomás de Aquino, ou bien il aurait brisé son épée, ou il serait l'un des plus vaillants généraux de l'armée portugaise !...

– Qu'est-ce qu'elle a ?! demanda le baron, en voyant la Pénitente s'avancer vers eux en titubant, en gesticulant, et articulant des paroles convulsives.

La baronne se précipita sur elle et lui dit :

– Qu'avez-vous, ma pauvre ?... Vous vous sentez mal ?

– J'ai entendu parler ici de Tomás de Aquino... murmura Angelica.

– C'est moi qui ai parlé de lui, dit le vétéran. Vous avez connu Monsieur Tomás de Aquino ?!

– Oui... je l'ai connu... bafouilla la Pénitente, en agitant ses mains tremblantes, qui lui frappaient le sein.

– Vous avez connu mon père ?! dit le baron, effaré, fasciné.

– Vous avez là Monsieur le Baron de Burgães, son fils, fit Bento Gomes.

– C'est lui, là ? C'est lui ? s'exclama la vieille le doigt braqué sur le visage du baron, en s'approchant de lui.

– C'est bien lui, oui... répondit le soldat.

– Lui, ô Seigneur du Ciel ! ? C'est Jacinto de Deus ?...

– C'est moi... bredouilla le baron, sans arriver à comprendre son émotion. Comment connaissez-vous mon nom ?

Angelica se rapprocha encore, lui emprisonna le bras droit, retroussa frénétiquement la manche de sa veste, puis celle de la chemise au-dessus du coude, examina les deux initiales du nom de son père, et s'exclama :

– Oui...! c'est lui, c'est mon fils ! c'est lui, mon Dieu !

– Ô Vierge du ciel ! s'exclama la baronne, en l'aidant à soutenir Angelica, évanouie dans les bras sans forces de son époux. C'est ta mère, Jacinto ! nous avons retrouvé ta mère !...

– Morte, peut-être ! dit le baron. Ma mère ! hurla-t-il, posant ses lèvres sur la joue de sa mère. Ma mère, n'allez pas mourir maintenant ! Amália, demande à Dieu de me laisser encore l'entendre prononcer le nom de mon père...

Les dames de Porto et les enfants étaient accourus, attirés par tous ces cris.

– Venez ici, mes enfants, s'écria le baron, venez baiser la main de votre grand-mère qui est pauvre... Ô ma mère, ouvrez les yeux pour voir vos petits-enfants...

Le pouls d'Angelica battait encore. Le baron envoya tous ses domestiques chercher des médecins. Ils prirent la direction de diverses localités, suivant les instructions du gentilhomme de Santo Tirso. Le fils de Tomás de Aquino emmena sa mère jusqu'à la planche sur laquelle il vit une mante en lambeaux. Il n'y avait pas d'autre lit dans la baraque. La baronne fit enlever de sa selle des coussins et des couvertures. On lui fit une couche plus douillette, le baron s'assit à son chevet, appuyant la tête de sa mère sur son bras gauche.

Maria, la nourrice de Jacinto, les mains sur la tête, comme pétrifiée à côté d'Angelica, criait :

– Ce n'est pas possible ! Cette femme ne peut être votre mère ! Assurez-vous qu'elle n'avait pas perdu la tête, quand elle a dit qu'elle était votre mère...

– Je n'ai encore voulu rien dire, ajouta le vétéran, mais, si vous voulez savoir mon avis, je ne vois rien qui me rappelle Madame votre mère, Monsieur le Baron...

– C'est ma mère, s'exclama le baron, Dieu me dit que c'est elle... Taisez-vous, elle pourrait vous entendre.

Au bout de quelques minutes d'un silence juste brisé par les halètements de tous, Angelica s'agita et fit de vains efforts pour s'asseoir.

– Ma mère ! dit son fils avec beaucoup de tendresse, en se plaçant en face d'elle, sans la lâcher. Dites-moi encore que je suis votre fils... Parlez-moi de mon père...

– Aidez-moi à le sauver, murmura Angelica d'un air terriblement contraint, il est dans le feu du Purgatoire... aidez-moi à demander à Dieu de mettre fin à ses peines...

Maria s'agenouilla, tout près de ses yeux, et lui demanda :

– Vous me reconnaissez ?...

Angelica prit le temps de l'examiner, les yeux à peine entrouverts, et dit :

– Je vous reconnais... maintenant... vous êtes la nourrice de mon... fils... et votre homme ?

– Je suis là, Madame ! fit le vétéran, en s'agenouillant à côté de sa femme.

– Il n'y a que lui qui est mort... balbutia Angelica, après une courte pause.

Peu après, la tête de la mourante s'échauffait et son pouls battait à un rythme frénétique. C'était un incendie fiévreux, le feu qui avait pris aux aspérités de cette vie exténuée.

Deux médecins empêchèrent le baron de la transporter sur une chaise à dossier jusqu'au bout de la montagne, en affirmant qu'elle mourrait en chemin. Ils ne prirent pas sur eux de lui administrer de puissants stimulants aux effets caustiques, faute de trouver en elle assez de vitalité pour réagir. Ils conseillèrent d'attendre la crise, qui ne tarderait pas.

Tout le monde passa la nuit au mont Córdoba. Les dames de Porto se réfugièrent avec les enfants dans la chapelle. Le baron resta dans la cabane avec les autres.

Au cœur de la nuit, la fièvre tomba ; mais, après avoir perdu les couleurs que lui donnait la fièvre, la mourante avait l'air d'une morte.

Elle ne l'était pas encore. Elle entrouvrit les paupières, reconnut son fils, lui serra la main, l'approcha de ses lèvres carbonisées, et dit d'une voix claire :

– Mes petits-enfants...

La baronne s'empressa d'aller chercher ses enfants qui dormaient, tout habillés, sur les genoux des dames. Celles-ci les prirent dans leurs bras pour les lui apporter, et les approchèrent de leur grand-mère.

Angelica leur donna sa main à baiser. Les enfants, mal réveillés, se frottèrent les yeux, sans accorder plus d'importance à la solennité de cet acte.

– Les pauvres ! murmura la vieille. Celui-là, continua-t-elle en désignant l'aîné qui devait avoir huit ans, celui-là... ressemble vraiment à son grand-père... Quand je l'ai connu, il avait cet âge...

Et elle ferma les yeux, pour contenir ses larmes, qui filtrèrent entre ses cils.

– Ma mère chérie, dit le baron, ne vous en allez pas de ce monde sans savoir que je viens d'arriver au Portugal, et que je vous ai envoyé chercher à Santa Clara de Porto.

Elle acquiesça légèrement, lutta quelques secondes contre son anxiété, avant de dire :

– Pardonne-moi, mon fils...

Mesurant la grande et secrète souffrance qu'exprimait cette prière, le baron éclata en sanglots, en s'exclamant :

– Maudit soit celui qui m'a volé les caresses de ma mère... et l'a plongée dans un tel dénuement !...

Elle agita la main, jusqu'à ce qu'elle arrivât à la lui mettre sur sa bouche, et dit :

– J'ai voulu libérer l'âme de ton père des peines de l'enfer, mon fils !...

Elle retomba dans sa léthargie.

À l'aube, alors que les oiseaux lançaient leurs trilles au-dessus du chaume de l'église, d'où elles s'envolaient vers la cabane, Angelica Florinda retrouva une étincelle de vie pour dire :

– Les sacrements...

À ce moment-là, le vicaire de la paroisse, prévenu par les pauvres que l'église et la cabane étaient pleines de fidalgos, avait gravi la montagne afin de voir pour quelle raison tout ce beau linge avait passé la nuit à un endroit aussi exposé aux intempéries. Pendant que le prêtre descendait prendre les saintes huiles, Angelica dit à son fils :

– Faites-moi ensevelir dans l'église... Vous n'aurez qu'à soulever la première pierre... La fosse, je l'ai déjà creusée de mes propres mains...

– Ô ma mère, s'exclama le baron. Votre âme sainte a beaucoup de valeur pour Dieu... Demandez-lui de vous laisser vivre encore quelques années avec votre fils, avec mon épouse qui est là, et qui pleure, et avec vos quatre petits-enfants... Demandez-le lui, ma mère chérie...

– Non, répondit-elle, les yeux fixés sur le flamboiement de l'aurore, qu'elle voyait par une fente de sa cabane. C'est trop tard à présent... Je vais demander au Seigneur... oui... je vais lui demander de sauver ton père... Dis à tes petits anges de toujours prier pour lui...

Il se passa trente minutes, avec des intervalles de léthargie et toutes les apparences du dernier soupir, jusqu'au moment de l'extrême onction.

Derrière l'ombrelle du ministre du sacrement, une grande foule de femmes, de vieillards et d'enfants montait sur la montagne, en entonnant le *bénédicité*. Les cloches, en bas, accompagnaient son agonie, dans les paroisses autour du Mont Córdova. Du deuxième versant de la montagne, descendaient d'autres habitants de la chaîne, qui vivaient à une altitude encore plus élevée.

Quel beau spectacle que toutes ces larmes !

Mais au ciel, bleu, serein, comme de fête pour accueillir une âme, on aurait dit que transparaissait l'intime allégresse des anges.

Angelica communia et reçut l'onction.

Le prêtre commença à lire les prières de l'agonie. La mourante, une chandelle à la main, répondit encore aux litanies entonnées par le prêtre. Celui-ci arriva aux premiers mots de la prière : "Ne vous souvenez pas, Seigneur, des fautes et des erreurs de ma jeunesse..."¹ Là-dessus, l'agonisante posa les yeux sur le visage du Christ, que son fils tenait, versa une larme, et tressaillit, tout de suite après. Le fils d'Angelica Florinda interrompit le prêtre qui continuait sa prière, en disant :

– Elle est morte.

L'on entendit ces mots à l'extérieur de la cabane, parce qu'ils lui avaient échappé sous la pression d'une souffrance extrême.

¹ *Delicta juventutis et ignorantiae ejus, quesimus, non memineris, Domine.*

Un longue plainte retentit sur les versants de la chaîne. Tout le monde s'agenouilla, en plongeant ses regards vers l'immensité des cieux, comme pour suivre le trajet lumineux d'une âme. Personne ne voulut redescendre avant de baiser la main de la morte.

CONCLUSION

Que le serf de Dieu s'avance sur ce sentier sûr.
FRÈRE FRANCISCO DA CONCEIÇÃO - *Directeur*

L'ELEGANT EDIFICE de Santa Maria Madalena, la magnifique et lumineuse chapelle du Mont Córdova, fut terminée en 1865. À partir de quatre murs parallèles à ceux de la cabane où est morte Angelica Florinda, le baron de Burgães a fait bâtir une maison quadrangulaire, attenante à la chapelle. À l'intérieur de ce magnifique mirador aux fenêtres mozarabes, la mesure d'Angelica reste intacte. Il n'y a pas d'échafaudage à l'intérieur, ni de mobilier : juste la cabane, la pauvreté conservée dans un coffre en granit, agrémentée de feuillages et de beaux rubans. Une porte de fer aux teintes de bronze s'ouvre sur un spacieux couloir qui entoure la demeure de la Pénitente, et tourne entre la baraque et l'extérieur en pierres de taille, recevant la lumière des fenêtres qui l'entourent et d'un dôme qui couronne la voûte. La façade de cette riche enveloppe, de pierres brutes, est pourvue d'un grillage qui protège la croix et le petit banc que la sorcière du Mont Córdova a construits de ses mains.

La chapelle a été tracée de telle sorte que la sépulture d'Angelica Florinda soit comprise dans le pavement du grand autel. Sur la pierre qui recouvre ses cendres, on lit cette épitaphe :

LA PÉNITENTE

C'est tout.

D'un côté, entre le petit autel latéral et la porte, s'élève, à un demi empan du sol, une pierre de neuf empan, où l'on a écrit :

CAVEAU DE JACINTO DE DEUS AQUINO
ET DE SA FAMILLE

Juste en face, de l'autre côté, sur une pierre semblable, on lit :

CENDRES DE JOÃO ANTÓNIO
BIENFAITEUR DE JACINTO DE DEUS.

À la fin des travaux, le baron de Burgães a confié la garde et la surveillance de la chapelle à un prêtre pauvre d'un village proche, à qui incombe la tâche de sacrifier les jours saints. On lui a recommandé de faire prier chaque jour pour les âmes de ses parents et de ses amis. Le fils de Tomás de Aquino est arrivé à la conclusion que son père avait été racheté par les vingt-sept ans de pénitence de sa mère ; que Dieu serait insulté dans sa justice si on lui demandait d'accorder sa gloire à Angelica Florinda ; que ses amis morts avaient été sanctifiés par leur charité.

Ces raisonnements scandalisèrent le clerc de la région qui leur trouva un fumet d'hérésie, et ternirent le nom on ne peut plus catholique dont pouvait se flatter, jusque là, le bâtisseur de la Chapelle de Sainte Marie Madeleine.

Après quoi, le baron de Burgães partit pour la France avec sa famille, afin de parfaire l'éducation intellectuelle de ses enfants. L'administration et la gestion de la maison et des terres furent confiées au dévouement et à la probité du vétéran et de madame Maria, dont la piété croissait en même temps que l'appétit, qu'elle attribuait au miracle d'Angelica Florinda.

Cela fait deux ans que le baron est revenu au Portugal, avec ses deux aînés, en plus de deux enfants nés en France.

Le fils du lieutenant des lanciers va passer cette année le cap de ses trente-quatre ans. Dans la pleine vigueur de son âge, jouissant d'une richesse considérable, le cœur rempli de tristes souvenirs, au demeurant sublimes, les malheureux pourront compter, de longues années durant, sur la charité d'un gamin qui, il y a vingt ans, recevait l'aumône de deux femmes, qui ont apaisé sa faim, et recevait l'hospitalité d'un vieux domestique de son père.

Le baron de Burgães raconte ces détails de son enfance devant des riches, afin que les pauvres les connaissent, et n'éprouvent aucune gêne à solliciter quelqu'un qui, dès le berceau, à vécu d'aumônes, jusqu'à ce que son travail et sa fierté l'eurent délivré de toute dépendance.



ERRATUM

Nous avons, par inadvertance, manqué de rigueur dans l'emploi des titres en usage chez les conventuels de l'Ordre des Bénédictins, en permettant a un novice de se faire traiter de 'père', ce qui n'était accordé qu'aux moines qui avaient une grande ancienneté dans les postes les plus élevés, juste au-dessous de la prélature dans les monastères. Il était trop tard pour corriger cette erreur, quand nous nous sommes rendu compte de l'incongruité d'une telle expression.

FIN



René Biberfeld 2017